

Patrick Raynal

Retour au noir

roman



Flammarion

Extrait de la publication

Retour au noir

DU MÊME AUTEUR

Romans

- The farce of the destin* (avec J.B. Pouy), Les Contrebandiers, 2004.
- La Farce du destin* (avec J.B. Pouy), Les Contrebandiers, 2003.
- Ki Du*, Syros Jeunesse, 2003.
- Le Médaillon*, Gallimard Jeunesse, 2003.
- Ex*, Denoël, 2002.
- Corbucci* (nouvelles), Albin Michel, 2001.
- La Poignée dans le coin*, Baleine, 2001.
- Chasse à l'homme* (avec J.B. Pouy), Mille et Une Nuits, 2000.
- Mélancolia*, Verger, 1999.
- Le Ténor hongrois* (nouvelles), Flammarion, 1999, J'ai lu, 2004.
- Le Marionnettiste*, Le Masque, 1998, Points Seuil, 1999.
- En cherchant Sam*, Flammarion, 1998, Points Seuil, 1999.
- La Plaine* (dessins de Frédéric Raynal), Éditions du Ricochet, 1998.
- Blue movie* (avec Françoise Rey), Éditions Blanche, 1997.
- Un ornithorynque dans le tiroir*, Éditions de la Loupiote, 1996.
- Né de fils inconnu*, Albin Michel, 1995, Le Livre de Poche, 1997.
- Arrêtez le carrelage* (Le Poulpe), Baleine, 1995, Libro, 2001.
- Arrêt d'urgence*, Albin Michel, 1990, Folio, 2003.
- Nice Est*, Calmann Levy, 1988, Baleine, 1997.
- Fenêtre sur femmes*, Albin Michel, 1988, Folio, 2002.
- Nice 42^e rue*, Fleuve Noir, 1985, Folio, 1999.
- La Clef de seize*, Albin Michel, 1983, Folio, 2000.
- Un tueur dans les arbres*, Albin Michel, 1982.

B.D.

- Sexual killer* (avec Didier Éberoni), Albin Michel, 2004.
- Arrêtez le carrelage* (avec Joe Pinelli), Six pieds sous terre, 2003.
- Nostalgia in time square* (avec Jacques Ferrandez), Futuropolis, 1986.

Patrick Raynal

Retour au noir

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2006.
ISBN : 2-08-067893-0

À Bill.

I

La dernière fois que j'ai vu Jim Logan, il était fin mort dans une Rolls-Royce Silver Wraith argent garée devant l'entrée du Lukas Café. Le plus extraordinaire, c'est que son assassin avait refermé la portière sur son pied gauche qui pendait à l'extérieur, exactement comme dans le début du premier chapitre de notre roman fétiche. Presque exactement, car, pour ce qui était de ce vieux Jim et malgré la bouteille de cognac qu'il étreignait encore, il était pour une fois plus mort qu'ivre.

Vu le nombre de sirènes qu'on entendait foncer vers nous depuis le sud de la ville, la moitié des flics d'Istanbul devait déjà le savoir.

— Réveille-toi, bon sang ! a fait Sarah en me plantant ses ongles rouge sang dans le poignet. Filons par le parc.

Un tas de jeunes gens plus ou moins éméchés commençait à jaillir du Lukas. Certains l'avaient reconnu et s'agglutinaient autour en glapissant son nom. Je me suis demandé dans combien de lieux branchés du vaste monde la même scène aurait provoqué la même réaction. Un *play-boy*, c'était comme ça qu'on appelait les types comme lui quand j'étais jeune. Je n'ai jamais vraiment su ce que ça voulait dire ni qu'on pourrait un jour le ranger dans cette catégorie. À vrai dire, nous ignorions tous les deux que la richesse lui pendait déjà au nez comme un sifflet de cent sous, et qu'il allait s'arranger pour quitter la scène en me jouant l'ouverture de *The Long Goodbye*.

On a cavale à travers le parc Maçka en direction de Taksim juste à temps pour apercevoir les gyrophares de la dernière des voitures de flics qui, avertisseur bloqué, remontait Kadırgalar Caddesi en éclaboussant la nuit et les arbres de reflets syncopés. Autour de nous, des ombres plus ou moins rhabillées détalaiement des taillis comme un congrès de lutins saisis en pleines bacchanales.

— Tu crois qu'il est mort ? a demandé Sarah.

J'ai revu la fleur rouge qui s'épanouissait au-dessous de la pochette de soie de son smoking blanc.

— Qu'est-ce qui t'a retenu d'aller vérifier ? j'ai dit sans la regarder.

— Tu penses vraiment que j'y suis pour quelque chose ?

Je n'ai pas répondu. D'abord, parce que j'aurais sûrement dit oui, mais, surtout, parce que James W. Logan avait été mon pote et que j'avais la gorge trop serrée pour pouvoir parler.

Bien plus tard, dans un bistrot chic d'Istiklal où nous cherchions vainement à nous cuiter au raki, elle est revenue à la charge.

— Je sais ce que tu ressens, Corbucci, c'est juste que j'ai besoin d'être sûre que...

Dehors, une bande d'étudiants vendait à la criée un journal violemment frappé du marteau et de la faucille sur fond d'étoile rouge. Il ne lui manquait que le portrait de Mao pour ressembler comme un frère à *La Cause du peuple*. Je me suis dit qu'ils devaient être aussi clandestins l'un que l'autre, car une partie du groupe faisait le pet pendant que le reste essayait d'accrocher des passants.

— Que quoi ? Que t'es enfin riche ?

Elle m'a traité de salaud, j'ai haussé les épaules et j'ai réglé l'addition. Dehors, une jolie brune moulée dans un ensemble en jean m'a brandi son journal sous le nez.

— *Too young to die, too old for rock'n roll*, j'ai souri.

— *Never too old for the revolution*, a-t-elle fait en me rendant mon sourire.

Les flics nous attendaient dans le hall de l'hôtel. Le concierge leur a fait un petit signe de tête et, d'un même mouvement, ils ont éteint leurs clopes et se sont levés.

— Sarah Logan et Giuseppe Corbucci ? Police criminelle...

Ça m'a fait drôle d'entendre mon prénom. Personne ne m'appelle plus Giuseppe depuis la mort de ma mère. Pour tout le monde, je suis désormais Corbucci.

Corbucci, tout court.

Sauf, bien sûr, pour les flics et les fonctionnaires des impôts.

II

C'est une semaine après le week-end de l'Ascension que je l'ai revu. Il sortait du Negresco et le portier emplumé lui tenait la porte comme s'il s'attendait à voir jaillir des dollars à chacun de ses gestes. Il n'avait pas beaucoup changé. Compte tenu des trente-cinq ans qui s'étaient écoulés depuis le jour où je l'avais accompagné jusqu'à l'aéroport dans la vieille R8 jaune qui servait de véhicule communautaire à toute l'Organisation, on pouvait même dire qu'il n'avait pas changé du tout. Bref, je l'ai reconnu immédiatement. Ses cheveux étaient maintenant d'un blanc tirant vers l'ivoire, mais son visage maigre était toujours empreint de cette vivacité aiguë qui m'avait tout de suite séduit le jour où, bourré jusqu'aux sourcils, il m'était tombé dans les bras dans un bar de New York.

Il portait un costume de lin blanc, aussi froissé que s'il venait de dormir dedans, sur un ample t-shirt noir qui baignait autour de son cou d'échassier, et il a dévalé les marches du perron en balayant le paysage de son regard d'aigle paranoïaque avant de s'engouffrer dans un cabriolet Rolls-Royce gris argent.

J'ai regardé la Rolls disparaître en direction du port. Il était encore tôt et la circulation assez fluide pour que je sois tenté de faire un bout de chemin, mais, allez savoir pourquoi, j'ai trouvé ça peu correct et j'ai préféré garer ma vieille Triumph au bas des marches, histoire d'aller interviewer l'emplumé.

— 'Mande pardon, j'ai dit en exhibant furtivement ma fausse carte de presse, mais il me semble avoir reconnu le type à la Rolls. C'était pas Jim Logan, des fois ?

— Jim, je ne sais pas, monsieur... Pour nous c'est, Mr James W. Logan, il a fait d'une voix baignant dans l'amidon.

— Il vient souvent ici ?

— Chaque fois qu'il est à Nice, monsieur.

— Je suis sûr que vous pouvez faire mieux, j'ai dit en sortant une liasse de billets de ma poche.

— Assez souvent, en fait. Deux ou trois fois par an.

Je lui ai fourré une coupure de dix dans la main. Il l'a escamotée plus vite qu'une mouette disposant d'une couenne de jambon.

— Ce sera tout, monsieur ?

— Non, j'ai fait en doublant la mise. Dites-lui que je suis passé.

— Juste que vous êtes passé... Sans autres précisions.

— Pas la peine. S'il en a besoin, il vous les demandera.

J'ai passé le reste de la journée à essayer de retrouver une femme partie de son foyer en ne laissant derrière elle que les traces de son parfum. C'était déjà ça. J'en ai connu qui passaient la maison entière au déodorant pour W.-C. avant de déguerpir.

J'adore rechercher les épouses disparues. Elles ont beau croire qu'elles partent toutes pour des raisons différentes, c'est toujours la vieille même histoire qu'elles racontent. Des fois, je me dis que, quand j'en aurai marre de m'user les grolles à leur courir après, je pourrai me mettre à rédiger mon fameux *Manuel du mariage ou Comment rester seul avec les femmes des autres*. Dans les moments de déprime je change *rester seul* par *crever seul*, mais ce jour-là, la vue de Jim et de sa Rolls m'avait mis dans la tête l'idée,

aussi vaine que stupide, qu'il existait peut-être une sortie vers le haut.

Le soir, sa voix m'attendait sur mon répondeur : « *Hi, bro, long time no see*. L'emplumé m'a fait la commission. Tu peux tenter ta chance chambre 500. »

Le concierge m'a fait remarquer d'un ton pincé que le 500 était le numéro d'une suite, mais il a quand même consenti à me brancher dessus.

— Allô, a fait une voix de femme.

Elle avait ce timbre légèrement ennuyé d'une femme surprise en train de donner un petit coup de vernis à ses ongles de pieds.

— Allô, j'écoute, a-t-elle répété.

— Laisse tomber, Sarah. C'est pour moi...

— C'est pas une raison pour ne pas se présenter...

J'ai entendu un clic exaspéré et la voix de Jim est revenue en ligne.

— Corbucci ? Bouge pas. Je suis chez toi dans moins d'une demi-heure.

Et il a raccroché. J'ai fait rapidement l'inventaire de mon bar et j'ai demandé à mon pote Ali de m'envoyer une bouteille de scotch.

— Tout de suite ?

— Mets-en deux, va. On ne sait jamais.

J'ai jeté un vague coup d'œil sur mon capharnaüm intime en me demandant si ça valait vraiment le coup d'y changer quoi que ce soit. La sonnerie de l'entrée m'a surpris en plein désespoir, un chiffon à poussière à la main.

— J'ai pris sur moi d'y ajouter une petite kémie, a fait Ali. Je me suis dit que t'allais encore picoler le ventre vide.

Il avait enfoui les deux bouteilles de scotch dans la poche de son grand tablier et trimbalait un gros plateau chargé d'olives, d'anchois et de rondelles de merguez trempées dans une sauce piquante au persil, à l'huile d'olive et au

citron. Il a posé le tout sur mon bureau et m'a balancé son fameux sourire aurifié.

— Un chiffon à poussière ! Mazette, on dirait que j'ai eu le nez creux en forçant sur la harissa. Elle va tellement sauter en l'air que t'auras du mal à lui passer le licou.

— Pas de bol, mon pote, c'est un mec... Un vieux copain du vieux temps.

— C'est pas mal non plus, a-t-il convenu. Je vous garde deux portions de tajine... À tout hasard...

— À tout hasard, j'ai fait. Et merci pour la gnole et la kémie.

Il s'est contenté de hausser les épaules et, comme on sonnait à nouveau, d'aller ouvrir la porte.

— Si monsieur a encore besoin de moi, il n'a qu'à sonner...

Et, sur un dernier sourire, il a disparu dans la cage d'escalier.

— C'est tout toi, ça, a fait Jim. Un larbin arabe au dentier en or massif et pas d'ascenseur.

Il tanguait si fort que je me suis demandé si le chambranle allait résister. Son costume était toujours aussi froissé, mais il avait troqué son t-shirt contre une chemise de soie noire qui semblait lui couler dessus comme une cascade sur un rocher. Sans doute pour saluer le coucher du soleil, il s'était aussi équipé d'un panama blanc et d'une paire de lunettes noires.

— Évite d'employer ce mot devant lui, Jim. Ali peut parfois se montrer brutal.

— Quel mot ? Arabe ou larbin ? Sers-moi un verre, Corbucci. J'ai perdu tout mon taux d'alcoolémie dans tes putains d'escaliers.

— Scotch, pastis ou bière ?

Il a lâché ma porte pour s'avancer, d'un pas étonnamment ferme, dans ce qui me tenait lieu de bureau et de salon-bibliothèque.

— Scotch et bière... Garde ta saloperie de pastis pour quand on sera vraiment bourrés.

Je suis allé rincer deux verres et faire de la glace. Je l'ai entendu s'écrouler sur un fauteuil. Je me suis demandé s'il allait se mettre à ronfler, mais j'ai été surpris par la fraîcheur de son rire.

— Sans vouloir te vexer, Corbucci, pour moi c'est plutôt l'heure des martinis, mais je suppose que t'as mis ton nécessaire à cocktail au clou... Je retire le mot larbin, mec. Si je m'en tiens à ce que je vois de ta tanière, t'aurais été obligé de vendre ses dents pour le payer.

J'ai bu un grand coup au goulot avant de préparer les scotchs. L'alcool m'a dénoué les tripes. Après tout, comme disait mon père, une visite, ça fait toujours plaisir. Si c'est pas quand elle arrive, c'est quand elle repart.

Quand je suis revenu avec les verres, il chipotait dans le plateau d'Ali.

— Putain, c'est pas trop tôt, il a fait en éclusant la moitié du sien. Ces merdes, c'est juste bon à te refiler une soif d'enfer... Alors, t'as quand même fini par me repérer ? Je commençais à trouver le temps long.

— C'est pour ça que t'es venu ? Juste pour que je te repère ?

— J'aurais pu. J'ai assez de fric pour me payer ce genre de connerie, mais je suis venu accompagner ma femme. Elle voulait voir ses parents. Tu sais comment elles sont, ces filles du Sud... Toujours à pleurer après les jupes de leurs mères. Moi, la famille, ça me fait chier. Alors, je me suis dit que j'aimerais bien te revoir et je t'ai donné une chance.

— C'est gentil. T'aurais aussi pu t'acheter un annuaire.

— Je sais, mais c'était trop facile. C'est ta ville, mec.

Il m'a regardé comme s'il me défiait de dire le contraire. Je le connaissais assez pour savoir qu'il était presque plein

à ras bord et qu'il allait continuer jusqu'à ce que je sois obligé de le ramener sur mon dos. Je savais aussi qu'il avait quelque chose à me dire, mais qu'il était assez tordu pour faire la course avec sa propre cuite. J'ai vidé mon verre, j'ai attendu qu'il en fasse autant et je les ai remplis tous les deux.

— Ça fait combien de temps, Giuseppe ?

— Arrondissons à trente-cinq et ne m'appelle pas comme ça. Je n'autorise personne à le faire depuis la mort de ma mère.

— Tu crois que je ne m'en souviens pas ? a-t-il fait après avoir avalé une énorme gorgée d'alcool. Mama Corbucci et ses lasagnes *al forno*... Elle te rappelait sans cesse que c'était en mémoire de Garibaldi et toi, pour la faire enrager, tu faisais semblant de croire que c'était en celle de Staline.

Autant dire le diable pour ma pauvre vieille mère qui, sur la fin de sa vie, croyait dur comme fer que le simple fait de prononcer son nom m'enfonçait un peu plus sur le chemin de la damnation éternelle.

— Quand j'ai débarqué à Kennedy après que tu m'as accompagné à l'avion, c'est ce que j'avais épinglé à mon blouson. Un badge de Staline... T'imagines ?

— Non, j'ai fait en m'apercevant que je lui souriais pour la première fois depuis trente-cinq ans.

— Ben moi non plus. Entre Nice et New York, j'étais devenu riche comme Crésus et personne n'avait plus rien à foutre de ce que je disais, pensais ou portais.

— C'est pour ça qu'ils t'ont demandé de rentrer ?

— Ouais, mon pote. Une sœur de ma mère que j'ai bien dû embrasser deux fois dans ma vie... Elle a avalé une arête et je suis devenu l'unique actionnaire d'un tas de grosses boîtes dont je pourrais même pas te citer le nom.

Ça expliquait le Negresco, la Rolls, la chemise en soie et cette façon de traîner en ville jusqu'à ce que je mette la main sur lui.

— C'est pour ça que tu t'es bourré la gueule avant de venir ? j'ai demandé.

Il s'est contenté de sécher son scotch, de se resservir et de me regarder en gloussant. J'ai cru qu'il était *out* pour le compte, bon pour le valdingue nez en avant sur la moquette.

— T'as pas changé, hein ? il a fait au moment où je m'apprêtais à le ramasser. Il en faut plus pour épater ce vieux Corbucci, pas vrai ? Comment disait-on déjà ? Patient et ironique... C'est ça... Patient et ironique comme un vieux bolchevik.

— Arrogant et riche comme un Américain... Ça colle aussi, non ?

— Oui, mais c'est pas le propos. Je suis sûr que ton cuistot arabe de copain est un ancien chef fellouze qui doit son sourire 18 carats aux coups de bottes des paras. Tu te demandes comment j'ai deviné, hein ? Fastoche... T'as le même genre de pote depuis trente-cinq ans.

Il rigolait toujours comme un crétin, mais, ce coup-ci, c'était de moi qu'il se marrait, l'enfoiré. Il en savait beaucoup plus sur moi que moi sur lui et j'ai toujours eu horreur de ça.

— Approximatif, Logan, comme toujours. C'est pas les bottes des paras, avant, mais les crosses de fusils du FLN, après. Ça fait combien de temps que tu traînes dans mes parages ?

— Pas longtemps. Depuis que j'ai épousé une Niçoise, en fait. La première fois, je voulais vraiment que tu m'attrapes. Une bouffée de nostalgie... J'en sais rien... Appelle ça comme tu veux... La seconde, c'est vrai, j'étais prêt à venir te chercher.

— Sarah ! j'ai fait, comme si je venais de le lire dans une boule de cristal. C'est bien ça, hein ? Je la connais ?

— Tu rigoles, elle est bien trop jeune... Hé ! Comment tu sais ça, toi ?

— T'as vu ma plaque, non ? Détective privé... Je peux même te dire qu'elle se faisait les ongles des pieds quand elle m'a répondu.

Il a éclaté de rire et j'en ai fait autant, si bien qu'on a fini par se retrouver tous les deux le cul par terre et le nez dans nos verres jusqu'aux sourcils.

C'est là qu'il a décroché.

J'ai demandé à Ali de venir m'aider à le mettre dans la Triumph.

— T'es sûr que tu peux conduire ?

— Non, mais j'ai pas de congélateur, ai-je pouffé.

Je me marrais encore en me garant devant le Negresco.

L'emplumé de service l'a embarqué et je ne l'ai jamais revu vivant.

bricolée par un savant fou. Elle l'a bouclé pendant un bon moment. Ça m'a laissé du temps pour réfléchir. C'est déjà pas simple d'être amoureux de la femme de son pote, mais ça se complique quand le pote est mort avant que sa femme n'arrive à le tuer.

— On pourrait vivre ensemble en attendant, a-t-elle suggéré.

— En attendant quoi ?

— En attendant que tu bandes, par exemple. On n'a même pas eu le temps de baiser.

— C'est un argument, j'ai reconnu. On ne peut pas se fourrer indéfiniment dans la merde sans finir par y trouver quelques compensations. Laisse-moi le temps d'y penser.

